

Laure Boulay
et Marco Benagli
à Mello, où ils
ont leur atelier,
avec leurs chiens
Borromée,
Leo et Lali.

Chez **Laure Boulay**

« Les émotions jaillissent de mes mains »

Sculptrice à l'univers sombre et puissant, l'ancienne directrice de la rédaction de *Point de Vue*, expose ses œuvres à Paris, aux galeries Pièce Unique et Pièce Unique Variations jusqu'en juin. Elle nous a reçus avec Marco Benagli, son compagnon,

sculpteur également, dans leur atelier en Italie. Un paradis perché dans les montagnes entre Sienne et Florence, avec une vue de toute beauté sur la Toscane...

Par **Marie-Émilie Fourneaux** Photos **Luc Castel**



Une architecture toute simple, propice à l'inspiration. En haut de l'escalier, un très beau pastel de Pierre Skira.
 À rebours, statue en bronze d'une pureté longiligne signée Laure Boulay.
 Ci-dessous, un pied en cire et quelques personnages en aluminium de ses fameuses séries.



En vous découvrant si chaleureuse, votre univers plus sombre, étonne...

Ma première sculpture, en 2005, *True Love*, était pourtant sereine. Un tronc se terminant par deux corps qui s'enlacent. Elle parlait d'amour. Ensuite, d'autres sentiments plus graves et ensevelis depuis longtemps ont jailli... On cherche aujourd'hui à expliquer les choses. Mais ce qui est beau, au fond, c'est de provoquer, avec une œuvre, une émotion qui soit propre à chacun.

Depuis quand créez-vous ?

Enfant, en vacances en Touraine avec mes cousins, j'allais gratter la boue des étangs pour y trouver de la glaise. J'en faisais de gros chênes, un peu comme ceux que l'on voit ici dans le jardin. À l'adolescence, cela m'a passé. Lorsque j'étais enceinte de ma fille Charlotte, j'ai fait des centaines de collages à partir de magazines. Après avoir été correspondante aux États-Unis pour *Paris Match*, je faisais des piges pour *Le Point*. J'ai ensuite participé au lancement de *L'Express Styles* jusqu'à devenir directrice de la rédaction de *Point de Vue* en 1989. Mais tout cela est tellement loin... En 2005, grâce à Marco qui m'a apporté quelques kilos d'argile, mes mains se sont mises à modeler.

Vous avez eu bien des vies...

Oui, complètement variées, et c'est étrange quand on rencontre une personne qui fait partie d'une autre vie... À New York, j'étais assez mondaine. La première année, découvrir la vie nocturne m'a fascinée : un vrai chaudron du diable. Aujourd'hui, j'aime pouvoir me retirer du monde.

Vos œuvres ont une même parenté.

Sculptures aux longues mains, mais aussi série de petits personnages...

Les émotions jaillissent malgré moi, par mes mains. Quant aux personnages stéréotypés, ils naissent d'une uniformisation du monde que j'observe. C'est encore plus flagrant à Shanghai ou Hong Kong, ces énormes mégapoles où les habitants affichent une sorte de résignation fatiguée. On essaie de ranger les gens dans des boîtes, des tiroirs. C'est l'antithèse de la vie, si variée. Chacun doit être libre de dire ce qu'il veut, même si les autres ne sont pas d'accord.

Vous n'avez rien d'une conformiste...

Oui, je n'ai fait que des bêtises ! J'aurais dû épouser quelqu'un de convenable, être bien sage. Je ne le regrette pas. Petite fille, j'étais si timide que je devenais rouge pivoine pour un simple « bonjour », mais j'ai toujours rué dans les brancards à ma façon... Il faut dire que j'ai connu les restes du XIX^e siècle. J'ai passé mes premières années au Maroc, chez mon arrière-grand-mère, la duchesse de Guise. Je l'adorais. Elle me faisait rêver. J'ai passionnément aimé cette enfance au Maroc. Je n'allais pas en classe, j'étais avec mes parents. Le retour en France, l'école, les parents qui avaient dû rester là-bas... c'était le paradis perdu.



Dans l'œuvre de l'artiste, les mains, surdimensionnées, reviennent de manière obsessionnelle. Détail de l'atelier. L'artiste en train de souder une structure.



C'est le Maroc qui vous a donné ce goût de la liberté et de la nature ?

Je me souviens de tout. Les bruits du douar, les chiens qui s'appellent la nuit, les oiseaux, ces parfums que je sens encore. C'est étonnant comme ces sensations m'ont marquée... Elles ont nourri une créativité très présente dans la famille. Mes sœurs d'ailleurs sont toutes les deux peintres. C'est une question de génération aussi : on apprenait à peindre, à jouer du piano, on était sensible aux arts. Cela faisait partie de l'éducation. Ma grand-mère peignait très bien. Mais les sujets restaient convenables et n'exprimaient aucune émotion.

Votre éducation a-t-elle été différente ?

Oui ! On ne m'a pas appris la broderie ni l'aquarelle, et j'ai arrêté l'école en troisième. J'avais commencé la première partie du BEPC et mes parents ont dit : « On part en



La vue à 360° sur la Toscane est spectaculaire. Ci-dessous *La Glissade*. Dans la chapelle du XI^e siècle, des œuvres de Marco Benagli, ainsi qu'un buste de Charlotte Colbert. À droite, une œuvre en bois de Marco Benagli à côté d'une étude de Laure Boulay en aluminium et plexiglas sur le thème récurrent de l'enfermement. Devant, deux des crânes en résine utilisés pour *La Pensée unique* de Laure Boulay. Les sculpteurs avec leurs chiennes, Lilou et Lali.



vacances » ! Je n'ai jamais passé la deuxième partie. Après, je suis partie en Angleterre. Mes parents n'accordaient pas d'importance aux études... Secrètement, j'étais très attirée par le journalisme, mais cela me semblait inatteignable. Jusqu'au jour où j'ai trouvé, place Saint-Germain-des-Près, une école qui ne demandait pas le bac. Beaucoup de gens connus dans la presse aujourd'hui se sont assis sur les mêmes bancs.

Et vous commencez à Paris Match...

Mes premiers diplômes en poche, je demande un rendez-vous au rédacteur en chef. Le jour J je me présente, tout le monde va et vient, une heure passe, puis deux, trois et je ne suis pas reçue. Le lendemain, même chose, tout

« J'ai eu beaucoup de vies... »

comme le surlendemain. Finalement, le rédacteur en chef me reçoit et me fait un grand discours pour m'expliquer que ce n'est pas un métier de femmes. À la fin, je lui ai dit : « Je commence quand ? » Il m'a accordé une semaine de stage... Et j'y suis restée.

C'est étonnant que vos parents, si à cheval sur certains principes, ne l'aient pas été sur les études...

Les filles, il fallait surtout les marier ! Eux aussi avaient hérité de toute une éducation. Papa avait connu la guerre, il était résistant, ce qui aurait dû changer sa vision du monde, mais il restait attaché aux traditions. Le journalisme, c'était incompréhensible pour lui, jusqu'au jour où je l'ai entendu dire : « Vous savez, ma fille est à *Paris Match*... » J'ai compris qu'il en était assez fier.

Pourquoi avoir changé de nom ?

J'ai raccourci « Boulay de la Meurthe » surtout par commodité. C'est long à épeler, à écrire, les étrangers n'y comprennent rien... Boulay, c'est pratique, mais je n'ai pas de complexe et je suis fière de mon nom.

© ANTONIO CARLONITI / LUC CASTEL (4)

Depuis combien de temps êtes-vous installée en Toscane ?

J'ai cherché un refuge à la campagne. Nous avons découvert Mello en 2008. Nous réveiller le matin dans le silence et voir cette vue merveilleuse nous nourrit. Nous avons beaucoup de chance. La vie urbaine ne me manque pas, mais lorsque je vais voir ma fille Charlotte à Londres ou mon fils Jethro à Shanghai, j'en suis ravie, et j'absorbe tout ce qu'une grande ville peut apporter.

Observer, pour vous, c'est la clé de l'art ?

On dit souvent que les artistes ont la capacité d'émerveillement des enfants, c'est assez juste. Si l'on arrête de s'émerveiller et si l'on arrête de s'indigner, il ne reste plus grand-chose. Il y a d'ailleurs un sujet qui me tient à cœur : la façon dont on traite les animaux dans notre société. Je travaille en ce moment à une tour de 5 mètres de haut sur 2,50 mètres de large, hérissée de 2 800 crocs de boucher qui s'appellera « plaidoyer pour les animaux ».

Vous vous nourrissez d'art ?

Mais l'art est partout, c'est surtout une manière de regarder. ●

Brave New World & Variations, jusqu'au 3 juin, galerie Pièce Unique Variations, 26, rue Mazarine, et Pièce Unique, 4, rue Jacques-Callot, Paris.

www.galeriepieceunique.com

